



**HAL**  
open science

# Quels mythes pour les confins du monde (Arabie, Éthiopie, Inde)? Les choix de Denys d’Alexandrie dans la Périégèse du monde habité

Pierre Schneider

## ► To cite this version:

Pierre Schneider. Quels mythes pour les confins du monde (Arabie, Éthiopie, Inde)? Les choix de Denys d’Alexandrie dans la Périégèse du monde habité. Primer Congreso Internacional sobre Geografía Histórica y Mítica en la Antigüedad, Universidad de Valencia - Universidad Nacional de Educación a Distancia - Université d’Artois, Apr 2017, Valencia, Espagne. pp.533-550. <halshs-03506969>

**HAL Id: halshs-03506969**

**<https://shs.hal.science/halshs-03506969v1>**

Submitted on 14 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Quels mythes pour les confins du monde (Arabie, Éthiopie, Inde) ? Les choix de Denys d'Alexandrie

## dans la *Périégèse du monde habitée*

Pierre Schneider

Univ. Artois, UR 4027, Centre de Recherche et d'Études Histoire et Sociétés (CREHS), F-62000 Arras, France

### Introduction

Alors que la *Périégèse de la terre habitée* a connu une brillante destinée, on ne connaît presque rien de Denys, son auteur. À la différence d'Aratos, dont le nom et la vie sont perpétués par des *vitae* qui accompagnent l'édition des *Phénomènes*, Denys est rapidement oublié. En réalité, comme le note Chr. Jacob, les notices de la *Souda* révèlent que, dès le 10<sup>e</sup> siècle de notre ère, et probablement bien avant, « Denys n'a plus d'identité explicite ou reconnue. Ce n'est plus qu'un nom propre associé à une *Périégèse*. »<sup>1</sup> Après un millénaire de spéculations, la découverte de deux acrostiches par G. Leue a marqué un tournant.<sup>2</sup> Le premier acrostiche révèle la patrie de Denys<sup>3</sup> : *Pharos* désigne par métonymie Alexandrie. Un deuxième acrostiche indique qu'il vécut à l'époque d'Hadrien<sup>4</sup>, soit entre 117 et 138 p.C. Denys le Périégète – ainsi est-il nommé dans une partie des témoignages d'époque byzantine – peut désormais être appelé Denys d'Alexandrie.

C'est dans l'introduction, mais aussi dans la conclusion, que Denys définit son projet didactique et géographique : présenter, dans un poème de 1200 vers environ, l'océan et ses parties, c'est-à-dire les mers et les grands golfes qui le composent ; les trois continents de la terre habitée avec leurs montagnes, leurs fleuves, leurs peuples et leurs cités. « Ce texte est un aide-mémoire, un instrument efficace pour graver, dans l'esprit de ses lecteurs, une image ordonnée, cohérente et signifiante du monde<sup>5</sup>. » Or le sujet est immense, car le monde est vaste et divers, et les peuples sont innombrables. C'est pourquoi le poète / professeur doit circonscrire et définir sa tâche. En d'autres termes, Denys a pour objectif de délivrer un savoir essentiel sur l'*oikoumenê* ; un savoir qui peut être utile à un Hellène instruit (πεπαιδευμένος) vivant dans l'empire romain, ou à un jeune élève destiné à devenir un πεπαιδευμένος. Mais la *Périégèse* ne se limite pas à cela. Comme l'écrit Chr. Jacob, « le poème

<sup>1</sup> Jacob 1987, 37.

<sup>2</sup> Leue 1884.

<sup>3</sup> ΕΜΗ ΔΙΟΝΥΣΙ[[Ι]ΟΥ ΤΩΝ ΕΝΤΟΣ ΦΑΡΟΥ (v. 109-134).

<sup>4</sup> ΘΕΟΣ ΕΡΜΗΣ ΕΠΙ ΑΔΡΙΑΝΟΥ (v. 513-532).

<sup>5</sup> Jacob 1990, 12.

géographique (...) est un instrument permettant de contrôler l'assimilation d'une culture littéraire et mythologique, fondement de l'enseignement de l'époque. Il est un guide de lecture pour parcourir les œuvres majeures de la tradition grecque (...). Apprendre la géographie, c'est raconter différemment les récits de la tradition.<sup>6</sup> » C'est la raison pour laquelle cet ouvrage géographique incorpore de nombreuses données mythographiques qui font partie de la culture littéraire générale : les vastes parcours de Dionysos, de Jason ou d'Ulysse rythment les descriptions de Denys ; de la même façon, en mentionnant le fleuve Éridan, le poète n'oublie pas de rappeler le mythe de Phaéton ; lorsqu'il choisit d'attribuer un emplacement aux *Hippemolgoi* dans l'*oikoumenê*, il introduit sciemment un peuple homérique etc.

Les composantes mythographiques de la *Périégèse* qui m'intéressent dans le présent article sont propres à trois contrées des confins méridionaux du monde habité, qui s'étendent de l'orient à l'occident. Leur nom est, depuis Hérodote, chargé d'un certain renom<sup>7</sup> : il s'agit de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie. Je voudrais, dans une première section, répertorier les données mythographiques que Denys a incorporées à sa description de ces trois pays. Ensuite, dans une deuxième section, j'essaierai de rendre compte des choix qu'il a faits. En effet, comme il me semble, Denys a fait une sélection qui, probablement, ne doit pas tout au hasard.

## 1. Les mythes relatifs à l'Éthiopie, à l'Arabie et à l'Inde dans la *Périégèse*

### 1.1. Le cadre géographique : l'Éthiopie, l'Arabie et l'Inde dans l'*oikoumenê* de Denys

Avant d'inventorier les mythes relatifs aux confins méridionaux de l'*oikoumenê* de Denys, il convient de préciser rapidement comment Denys situe ces trois contrées dans son cadre géographique. En ce qui concerne l'Arabie et l'Inde, elles appartiennent toutes deux à la partie méridionale de l'Asie, séparée de la partie septentrionale par l'immense chaîne du Taurus – parfois appelé Caucase. L'Inde occupe les confins orientaux de cette Asie méridionale :

À l'orient s'étend la terre délicieuse des Indiens, la plus éloignée de toutes, le long des rivages de l'océan. Lorsque, à son lever, le soleil va vers les travaux des bienheureux et des hommes, il illumine cette terre de ses premiers rayons. (Dion. Per. 1107-1110)<sup>8</sup>.

Les limites de l'Inde sont constituées par le Taurus (au nord), le Gange (à l'est), la mer Érythrée – l'une

---

<sup>6</sup> Jacob 1990, 49.

<sup>7</sup> Voir Herod. 3, 98-101.

<sup>8</sup> Toutes les traductions de la *Périégèse* sont personnelles.

des parties de l'océan qui ceinture l'*oikoumenê* – (au sud) et l'Indus (à l'ouest).<sup>9</sup> Denys n'est cependant pas très clair au sujet de la limite orientale, car, d'après un autre passage, elle pourrait être marquée par l'océan Indien :

Tu sais en effet – tu m'as entendu le dire au commencement – qu'une montagne divise en deux toute l'Asie jusqu'aux Indiens (i. e., le Taurus). Tu pourrais en faire le côté septentrional ; le Nil serait le côté occidental ; ensuite, au levant, l'océan Indien et, au sud, les flots de la mer Érythrée. (Dion. Per. 889-893)<sup>10</sup>

Quant à l'Arabie, c'est-à-dire la péninsule Arabique, elle est encadrée à l'ouest par le golfe Arabique – i. e., la mer Rouge actuelle –, et à l'est par le golfe Persique. Son extrémité méridionale est orientée vers le sud-est. L'Arabie est bordée de ce côté-ci par les flots de la mer Érythrée, ce qui la place elle aussi aux confins de l'Asie méridionale :

Si tu prenais un chemin allant plus au sud, tu pourrais voir devant toi le dernier repli du circuit du golfe Arabique : il est comprimé entre la Syrie et la délicieuse Arabie, s'orientant légèrement vers le levant, jusqu'à *Elana*. Là commence la terre des Arabes, les plus heureux des hommes ; elle couvre un grand espace et est entourée par une double mer : la mer Perse et la mer Arabe. À chacune a été attribué un vent : à l'Arabe le zéphyr, à la Perse les courses de l'eurus. Quant à l'extrémité méridionale, orientée vers l'est, elle est baignée par les flots érythréens de l'océan. (Dion. Per. 924-932)

Il faut ajouter que si, du point de vue géographique, Denys donne à l'Arabie les mêmes limites qu'Ératosthène, il ignore cependant la distinction entre l'Arabie déserte et l'Arabie Heureuse. De son point de vue, comme le montre le passage cité, toute l'Arabie est « heureuse ».

La position générale et les limites de l'Éthiopie sont un peu plus floues que celles de l'Arabie et de l'Inde. On peut néanmoins retenir que, dans le cadre d'une Libye supposément triangulaire – ou trapézoïdale<sup>11</sup> – et séparée de l'Asie par l'isthme du golfe Arabique<sup>12</sup>, l'Éthiopie occupe toute la bordure méridionale de ce continent, de la Maurousie au golfe Arabique – comme on le verra plus loin, les Érembes disséminés le long du rivage africain de la mer Rouge doivent être assimilés à des Éthiopiens. C'est pourquoi le secteur océanique qui baigne le côté méridionale du continent libyen est appelé « mer Éthiopique ». <sup>13</sup> Il va de soi que les Éthiopiens occupent aussi des parties intérieures de la Libye méridionale, ou « mésogée », comme l'illustrent les vers suivants. Il s'agit, dans l'exemple présent, des Éthiopiens qui vivent le long du Nil, dont la source semble être occidentale :

Dans les parties les plus reculées du continent se trouvent les hommes les plus éloignés, les Éthiopiens, sur l'océan même, près des vallons de *Kernê*, aux confins du monde. Devant eux s'élèvent les montagnes des noirs Blemyes, d'où partent les eaux du Nil très fécond. Celui-ci, en vérité, originaire de Libye, coule sur une grande distance vers l'orient, et les Éthiopiens l'appellent *Siris*. Cependant les habitants de Syène

---

<sup>9</sup> Dion. Per. 1130-1134.

<sup>10</sup> Voir aussi Dion. Per. 36-37.

<sup>11</sup> Les deux affirmations sont présentes dans la *Périégèse*.

<sup>12</sup> La frontière avec l'Asie, suivant le point de vue considéré – frontière par les fleuves ou par les « isthmes », est constituée soit par l'isthme qui sépare le golfe Arabique de la mer d'Égypte (Méditerranée), soit par le Nil.

<sup>13</sup> Dion. Per. 38-40.

ont donné au fleuve, après son changement de direction, le nom « Nil ». (Dion. Per. 217-225).

Tels sont donc les pays qui forment les confins méridionaux de l'*oikoumenê*, de l'ouest à l'est. Il est certes d'autres contrées qui appartiennent à régions méridionales du monde habité, par exemple la Perse et la Gédrosie : mais la première ne touche pas l'océan extérieur à proprement parler, puisqu'elle est bordée par l'un de ses golfes ; quant à la deuxième, elle ne jouit pas d'une particulière notoriété et n'est pas réellement concernée par le discours mythographique, à la différence de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie.<sup>14</sup>

## 1.2. Les mythes relatifs à l'Éthiopie, à l'Arabie et à l'Inde dans la *Périégèse*

Il n'est pas possible, dans le cadre de cet article, de discuter longuement de la nature et de la place du mythe dans le savoir géographique antique.<sup>15</sup> On admettra, pour simplifier les choses, que les données que véhiculent la poésie épique – en premier lieu, les poèmes homériques – ainsi que la poésie dramatique – en particulier, les Tragiques – relèvent particulièrement du mythe. Bien entendu, elles ne sont pas présentes exclusivement dans ces genres littéraires. Ainsi, dans son inventaire des sources qui précède la chorographie de l'Inde, Strabon donne un excellent exemple de ce qui, dans la géographie, relève de la mythographie, à savoir les expéditions de Dionysos et d'Héraclès. Or, constate Strabon, Euripide n'est pas le seul à évoquer ces faits mythiques, puisque Mégasthène s'y réfère aussi :

Et ce qui concerne Héraclès et Dionysos, Mégasthène et quelques autres, en petit nombre, l'estiment fiable ; mais la plupart des autres et en particulier Ératosthène, tiennent tout cela pour impossible à croire et pour légendaire (ἄπιστα καὶ μυθώδη), comme ce que racontent les Grecs. N'est-ce pas le Dionysos des *Bacchantes* d'Euripide qui tient de si puérils propos (νεανιεύεται) etc. (Strab. 15, 1, 7 ; traduction P.-O. Leroy)

Il n'en reste pas moins que la poésie est un puissant support des données mythiques. Comme le dit Strabon dans sa défense d'Homère contre Ératosthène, les poètes, qu'il faille les prendre au sérieux, comme Homère, ou qu'ils soient moins crédibles, comme Sophocle et Euripide, sont des μυθοποιοί.<sup>16</sup> Or il se trouve que Denys insère, dans ses descriptions de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie des données dont la poésie s'est emparée depuis des temps anciens. Ces données constituent donc les mythes que je vais répertorier à présent.

Commençons avec l'Éthiopie. Les Éthiopiens sont plusieurs fois mentionnés par Homère : le poète les décrit comme un peuple irréprochable et aimé des dieux, habitant au bord de l'Océan.<sup>17</sup> Un célèbre vers de l'*Odyssée* évoque également les Éthiopiens divisés en deux, « les uns au levant

<sup>14</sup> Les Gédrosiens et les Carmaniens sont seulement nommés (voir Dion. Per. 1082-1086).

<sup>15</sup> Sur ce sujet, on peut lire, par exemple, Dueck 20-28.

<sup>16</sup> Strab. 1, 2, 19-20.

<sup>17</sup> Voir, par exemple, *Il.* 1, 423.

d'Hypérion, les autres à son couchant ». <sup>18</sup> Dès l'Antiquité, l'on s'est attaché à trouver une identité et une localisation aux *Aithiopes* d'Homère, autrement dit à donner une assise géographique à ce peuple mythique, ce qui suppose, entre autre choses, de résoudre la question des Éthiopiens doubles. <sup>19</sup> On a un écho de ces longues discussions chez Strabon. Ce dernier, cherchant à son tour à rendre compte de la dualité des Éthiopiens, suggère, par exemple, un peuplement continu d'Éthiopiens, divisés par le golfe Arabique, le long du rivage méridional de l'océan, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant ; mais cela suppose d'identifier les Indiens à des Éthiopiens, ce que Strabon rejette. Aussi préfère-t-il placer un groupe d'Éthiopiens à chaque extrémité de la Libye. <sup>20</sup> Dans la *Périégèse*, Denys reprend cette division mais il le fait de façon très allusive : il faut assembler deux passages relatifs à la Libye pour le comprendre :

La Libye, donc, s'étend en allant vers le sud, vers le sud et le levant ; sa forme est celle d'un trapèze. Tout d'abord, elle commence à Gadès, là où son extrémité effilée avance dans une partie reculée de l'océan. La frontière qu'elle présente près de la mer d'Arabie (= golfe Arabique) est plus large ; là se trouve la terre des noirs Éthiopiens – les autres –, près desquels s'étend le domaine des Érembes (τῶν ἐτέρων, τῶν ἄχρηταινεται οὐδας Ἐρεμβῶν). (Dion. Per. 174-181)

Il faut arriver au passage suivant pour que les idées deviennent claires :

... au-dessus les Gétules et leurs voisins, les *Nigrètes*. Ensuite, après eux, viennent les *Phaurosioi* ; au-dessous de leur terre vivent les innombrables Garamantes. Dans les parties les plus reculées du continent se trouvent les hommes les plus éloignés, les Éthiopiens, sur l'océan même (ἐν δὲ μυχοῖσι βόσκοντ' ἠπείροιο πανύστατοι Αἰθιοπιῆες αὐτῶ ἐπ' Ὀκεανῶ), près des vallons de *Kernê*, aux confins du monde. (Dion. Per. 215-219)

L'expression « autres Éthiopiens » est donc, pour Denys, une façon indirecte d'insérer les mythiques Éthiopiens « orientaux » et « occidentaux » – sans jamais leur attribuer ce qualificatif – dans la *Périégèse*. Les Éthiopiens voisins des Érembes – les « orientaux » – sont, de toute évidence, les nombreux peuples éthiopiens qui vivent le long de la vallée du Nil et non loin du littoral occidental du golfe Arabique. Même s'il ne le dit pas explicitement <sup>21</sup>, Denys inclut nécessairement dans ce groupe les Éthiopiens frontaliers de l'Égypte, i. e., les Éthiopiens du royaume de *Meroë*, rendus célèbres par leurs reines nommées « Candaces ». <sup>22</sup> Ce sont eux qui censément nomment le Nil *Siris*. À ces Éthiopiens « orientaux » s'opposent des Éthiopiens « occidentaux », plus méridionaux que les *Phaurosioi* et les Garamantes, et installés sur les bord de l'océan. Le lieu nommé *Kernê* est un repère spatial. Dans la *Périégèse*, *Kernê* apparaît vaguement comme un point extrême de la Libye – et non comme une île. <sup>23</sup> Le voisinage de *Kernê* et des Éthiopiens, dans les confins sud-ouest de la Libye, est peut-être un écho au

<sup>18</sup> *Od.* 1, 22-25.

<sup>19</sup> Schneider 2004, 15-23.

<sup>20</sup> Strab. 1, 2, 24-28.

<sup>21</sup> On le déduit de leur voisinage avec les Érembes.

<sup>22</sup> Sur ces Éthiopiens et la « Candace », connus depuis Hérodote, voir, par exemple, par exemple, Str. 17, 1, 53-54..

<sup>23</sup> Île de l'océan découverte, selon une tradition littéraire obscure, par Hannon (Per. Han. 8-18). Strabon, contrairement à Ératosthène, doute de son existence (Str. 1, 3, 2 C47 = Eratosth. II A 9 Berger).

pseudo-Scylax.<sup>24</sup>

À plusieurs reprises Homère évoque des Éthiopiens pieux et justes, auxquels Hérodote a voulu donner une place dans le monde habité. Il ne fait pas de doute, en effet, que les Éthiopiens *Makrobioi* d'Hérodote sont une actualisation du peuple mythique d'Homère : ce sont les Nubiens, que Cambyse échoue à soumettre.<sup>25</sup> Denys n'ignore pas ces *Makrobioi* :

Il est d'autres îles qui se déploient en couronne autour de l'océan. Je voudrais te dire celles qui ont une position remarquable et au commencement de quel vent chacune d'entre elles est située. Ainsi donc, le pourtour d'*Erythia* qui nourrit des bœufs, dans l'océan d'Atlas, est habité par les pieux Éthiopiens, des hommes irréprochables qui descendent des *Makrobioi* (θεουδέες Αἰθιοπῆες, Μακροβίων υἱῆς ἀμύμονες). Jadis, ils s'établirent ici, après la mort du vaillant Géryon. (Dion. Per. 555-561)

On constate que Denys choisit de les installer dans une île de l'océan extérieur, *Erythia*, toujours localisée du côté occidental du monde habité. Érytheia était l'une des Hespérides ; l'île homonyme était celle de Géryon.<sup>26</sup> La présence d'Éthiopiens « irréprochables » issus des *Makrobioi* constitue une référence évidente à Homère et Hérodote. Cependant Denys est le seul, dans la tradition littéraire qui a survécu, à localiser ainsi les Éthiopiens irréprochables.<sup>27</sup> Quant à l'idée qu'ils descendent des *Makrobioi*, elle est certainement en rapport avec les grandes discussions philologiques et géographiques sur les migrations des Éthiopiens – des discussions découlant du commentaire de la division en deux de ce peuple. La migration était une façon d'expliquer la présence de peuples « éthiopiens » dans la Libye occidentale.<sup>28</sup> Ce que dit Denys semble donc être une variante du thème des migrations éthiopiennes, qui lui permet de donner une existence géographique aux Éthiopiens sans reproche.

Il faut incontestablement relier à la mythographie éthiopienne ce que Denys dit du peuple homérique des Érembes :

Du côté opposé, sous le souffle du zéphyr<sup>29</sup>, se présente la misérable terre des Érembes qui habitent dans les montagnes. Pour vivre, ils se sont installés dans des cavités souterraines, nus, démunis de tout. Chez ces hommes brûlés par une chaleur ardente, la peau noircie est desséchée (ἀμφὶ δ' ἄρα σφιν / ἴδει θαλπομένοισι μελαίνεται ἀυαλέος χρώς). Ainsi, comme les bêtes sauvages, ils errent et souffrent, à l'opposé du peuple des Arabes délicats. En effet, pour ce qui est du bonheur, la divinité n'a pas attribué aux hommes des parts égales. (Dion. Per. 962-969)

Les Érembes sont nommés dans l'*Odyssée*<sup>30</sup> : Ménélas leur avait rendu visite pendant son voyage de

<sup>24</sup> Pseudo-Scyl. 112 : « Aux alentours de ce fleuve [le *Xion*], habitent des Éthiopiens sacrés (?). Dans cette région, il y a une île nommée *Kernê* (...). Il y a des Éthiopiens sur le continent. Ce sont là les Éthiopiens avec lesquels se fait le trafic ... » (suit la description du commerce avec les marchands phéniciens).

<sup>25</sup> Hérodote, 3, 21-23.

<sup>26</sup> Apollod. 2, 114; Hes. *Theog.* 289-294 ; Hdt. 4, 8.

<sup>27</sup> Le ps.-Scymn. 152-158 évoque une colonisation par des Éthiopiens, sans autres détails

<sup>28</sup> D'après Strabon (Str. 1, 2, 26 = Eph. *FGrH* 70 F128), une tradition ancienne, connue à Tartessos, rapportait que des Éthiopiens s'étaient répandus vers l'ouest – à partir de la rive droite du Nil et des parties méridionales de la Libye –, et qu'une partie d'entre eux avait occupé le littoral (λέγεσθαι γάρ φησιν [sc. Ephore] ὑπὸ τῶν Ταρτησίων Αἰθίοπας τὴν Λιβύην ἐπελθόντας μέχρι αὐάσεως τοὺς μὲν αὐτοῦ μείναι, τοὺς δὲ καὶ τῆς παραλίας κατασχεῖν πολλήν).

<sup>29</sup> Sc. du golfe Arabique, autrement dit en face des Arabes de la Péninsule Arabique.

<sup>30</sup> *Od.* 4, 84.

retour, qui l'avait conduit chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes mais aussi en Égypte et en Libye. Ce nom de peuple avait fait l'objet de nombreuses discussions et interprétations, dont Strabon nous donne un aperçu.<sup>31</sup> Il convenait, en effet, de trouver à ce nom homérique un équivalent dans l'*oikoumenê*. Parmi les différentes interprétations proposés par les érudits de l'époque hellénistique, Cratès de Mallos, théoricien de l'exocéanisme, supposait un voyage maritime de Ménélas sur l'océan extérieur par les colonnes d'Héraclès et le sud de la Libye jusqu'en Inde. Il proposait alors de corriger *eremboi* en *eremnoi* ("noirs") et identifiait alors les Érembes aux Indiens. Selon d'autres, le même rapprochement avec *eremnos* (« obscur », « sombre ») permettait d'identifier ces hommes à un groupe d'Éthiopiens. Une autre théorie s'appuyait sur l'étymologie : le nom « Érembes » était entendu comme signifiant « ceux qui vivent sous terre » ; cela conduisait aux Troglodytes, par une sorte d'analogie étymologique (τρώγλη signifiant « trou »<sup>32</sup>). Une solution, préférée par Strabon, était d'assimiler les Érembes à des Arabes, entre autres arguments, à cause de la ressemblance phonétique.

Les Érembes de la *Périégèse* ne sont pas mis en relation explicite avec les voyages de Ménélas. D'autre part, du fait de leurs caractéristiques – peau noire et brûlée par le soleil, vie misérable et bestiale –, et de leur position – en face de l'Arabie Heureuse –, ils correspondent sans équivoque à Troglodytes, ou Troglodytes, qui occupaient le littoral africain du golfe Arabique.<sup>33</sup> Ces peuples avaient été observés par les explorateurs au service des premiers Ptolémées, et Agatharchide de Cnide en avait laissé d'excellentes descriptions dans son traité sur la mer Érythrée. Aucune source hellénistique, néanmoins, n'indique qu'ils vivent sous terre. C'est une extrapolation de Denys, soit à partir de la pseudo-étymologie, soit par transposition d'un élément ethnographique propre aux Troglodytes de Libye.<sup>34</sup> Denys ne qualifie par ouvertement les Érembes d'Éthiopiens, mais il ne fait pas de doute qu'ils soient considérés par lui comme une composante de la « nation » éthiopienne : leur position – ils sont les voisins des Éthiopiens nilotiques (*supra*, p. xx) – ainsi que leur couleur de peau en sont des indices certains.

Si l'on se tourne à présent du côté de l'Arabie et de l'Inde, on observe qu'elle sont associées au même mythe : celui de Dionysos. Dionysos est présent en différents passages de la *Périégèse*, mais il est particulièrement mis en valeur dans les descriptions de ces deux contrées, qui évoquent l'une le lieu de sa naissance, et l'autre son expédition orientale. Le parcours indien de Dionysos était le sujet de certains poèmes, tels les *Bassarika* d'un certain Dionysios, dont il ne subsiste que quelques fragments, ou les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis. Comme le dit Arrien, l'expédition de Dionysos est un sujet de prédilection pour les poètes :

La montagne qui est proche de la ville et au pied de laquelle est bâtie *Nysa* a reçu le nom de *Méros*,

<sup>31</sup> Strab. 1, 2, 34-35; 16, 4, 27.

<sup>32</sup> Voir aussi Strab. 17, 3, 7.

<sup>33</sup> Voir, par exemple, Str. 16, 4, 17.

<sup>34</sup> Voir Plin. 5, 45.

d'après une aventure qui advint à Dionysos dès sa naissance. Cette histoire a été mise en vers par les poètes et je la laisse raconter à de plus habiles, Grecs ou Barbares (ταῦτα μὲν οἱ ποιηταὶ ἐπὶ Διονύσῳ ἐποίησαν, καὶ ἐξηγείσθων αὐτὰ ὅσοι λόγοι Ἑλλήνων ἢ βαρβάρων). (Arr. *Ind.* 1, 6-7).

Quoi qu'il en soit, voici ce que Denys dit de l'Arabie :

Je vais te détailler les lieux (sc. de l'Arabie), car les peuples qui l'habitent sont les plus bienheureux et les plus magnifiques au monde. Cette contrée a aussi reçu une autre merveille extraordinaire : couverte d'arbres à aromates, elle répand en permanence le parfum délicieux de l'encens, de la myrrhe, du roseau parfumé, de l'oliban divin arrivé à maturité et de la *kasia*. En vérité Zeus lui-même, passant par cette terre, a délivré Dionysos de la cuisse qui l'emprisonnait. Pour le nouveau-né tous les parfums furent engendrés. Les moutons dans les pâturages se couvraient d'une laine épaisse et les lacs débordaient d'eau, spontanément ; des oiseaux venus de l'autre côté, d'îles inhabitées, portèrent des feuilles de cinnamome intactes. Ensuite il tendit sur ses épaules les peaux de faon, couronna sa belle chevelure du lierre charmant, rendu un peu ivre par le vin, brandit les thyrses entrelacés, souriant doucement, et répandit chez les hommes une grande félicité. C'est pourquoi, à présent encore, les champs sont couverts d'encens, les montagnes d'or et les fleuves <de ce qui sert> ailleurs <aux> prémices des sacrifices. (Dion. Per. 933-951)

Denys évoque l'origine de Dionysos tiré de la cuisse de Zeus et transporté à *Nysa* – mais il ne nomme pas *Nysa*, toponyme qu'il semble réserver à l'Inde (infra, p. xx). Le lieu de la naissance, d'après Hérodote, était censé se trouver en Éthiopie :

Les Grecs disent (...) que Zeus l'a cousu dans sa cuisse et emporté à *Nysa*, une ville d'Éthiopie au delà de l'Égypte (Hérodote, 2, 146).

*Nysa* (ou *Nysê*), d'après le même Hérodote, était supposée se trouver dans l'Éthiopie que Cambyse n'avait pas réussi à soumettre, au sud des Éthiopiens limitrophes des Egyptiens.<sup>35</sup> Un hymne à Dionysos, classé parmi les hymnes homériques, situe *Nysa*, haute montagne couverte de forêts, au-delà de la Phénicie, près du fleuve *Aiguptos*. Une ancienne tradition, qui remontait peut-être à Antimaque de Colophon, situait *Nysa* en Arabie. Remarquons ici qu'en raison du statut incertain de la rive droite du Nil, éthiopienne ou arabe selon les points de vue, la *Nysa* arabe et la *Nysa* éthiopienne sont peut-être identiques. Ce flou géographique se perçoit chez Diodore, qui, dans une curieuse expression, situe l'enfance d'Osiris-Dionysos en Arabie Heureuse, près de l'Égypte. L'historien paraît soucieux de concilier la localisation arabe et la référence obligée à l'hymne homérique, qui cite l'*Aiguptos* (c'est-à-dire le Nil).<sup>36</sup> C'est donc l'Arabie que choisit Denys pour la conception du dieu. Ce qui est en revanche original – et non attesté ailleurs –, c'est que la *Périégèse* «établit une relation forte entre Dionysos et la fécondité de l'Arabie Heureuse, dans un passage à forte connotation étimologique : Dionysos est l'*aition* non seulement des aromates et des parfums arabes, mais aussi de l'or et de la fertilité d'une terre heureuse. En d'autres termes, la richesse légendaire qui en découle pour les

---

<sup>35</sup> Hérodote, 3, 97.

<sup>36</sup> Diod. 1, 16, 6-8 ; 1, 19, 7 ; 1, 27, 3.

peuples de l'Arabie est exclusivement associée à la naissance du dieu.

Le dieu Dionysos réapparaît dans la notice consacré à l'Inde, contrée à laquelle Denys accorde une place exceptionnelle. D'une part, c'est l'Inde qui conclut le poème ; d'autre part le Périégète en fait un éloge qui, en nombre de vers, dépasse l'Italie ou la Grèce, ce qui est remarquable. L'exposé indien est organisé en trois parties : une présentation générale de la contrée et de ses richesses naturelles ; une partie chorographique ; enfin, une évocation de Dionysos, arrivé à l'extrémité de l'Inde et du monde habité :

Après (sc. les Indiens *Peukaleis*) se trouvent ceux qui honorent Dionysos, les *Gardaridai* (...). Il y a, près du Gange au cours généreux, un lieu admirable, estimé et sacré, que jadis Bacchus furieux foula. C'était au temps où les délicates nébrides des Lénéennes étaient devenues des boucliers, où les thyrses s'étaient transformés en fer, où les ceintures et les vrilles de la vigne sinueuse avaient pris la forme d'anneaux de dragons, lorsque les Indiens imprudemment profanèrent le cortège du dieu. Voilà pourquoi on a nommé ce chemin « nyséen ». Ils (sc. les Indiens) instituèrent avec leurs fils tous les mystères selon les règles. Lorsque le dieu eut lui-même détruit les tribus des noirs Indiens il alla jusqu'aux monts de l'*Émôdos*, au pied desquels battent les flots immenses de l'Océan oriental. Là, il dressa deux stèles, à l'extrémité de la terre (ἔλκεται ἡώιοιο μέγας ῥόος Ὀκεανοῖο. ἔνθα δύο στήλας ἐρύσας περὶ τέρματα γαίης), et en riant il retourna vers le grand fleuve Ismenos. (Dion. Per. 1143-1144 ; 1152-1165)

Tous ces passages de la *Périégèse* sont, évidemment, des allusions à l'expédition indienne de Dionysos. Avant l'expédition d'Alexandre en Inde, la légende de Dionysos, en partie d'origine lydienne, faisait du dieu un conquérant qui avait parcouru des contrées orientales, les pays du soleil : il atteignait la Médie, la Bactriane, voire les « Éthiopiens du levant », un peuple situé aux portes de l'Inde. Après l'expédition d'Alexandre, et avec la naissance du mythe d'Alexandre *Neos Dionysos*, la conquête de l'Inde par le dieu était devenue – par référence implicite ou explicite à Alexandre – un lieu commun de la littérature, traité sur différents modes : certains s'intéressaient au rôle civilisateur du dieu, qui avait fondé des villes en Inde, activité dont étaient souvent crédités les rois de l'histoire evhémériste. Les poètes retenaient surtout le triomphe du dieu, qui avait conduit ses soldats jusqu'au bout de l'*oikoumenê*.<sup>37</sup>

Avec les « chemins nyséens », Denys mentionne de façon indirecte la fondation de *Nysa* et celle de cultes dionysiaques. Une tradition rapportait, en effet, que Dionysos, lors de son expédition en Inde, avait fondé une ville nommée *Nysa*. Précisément, les Macédoniens, lors de la conquête de l'Inde du Nord-Ouest, trouvèrent une localité où poussaient le lierre et la vigne. Cela suffisait pour reconnaître la ville que Dionysos avait créée. À la différence de ce que rapportent les historiens d'Alexandre le Grand, Denys semble localiser sa *Nysa* à l'extrémité orientale de l'Inde :

Là (i. e. en Inde) se trouvent les colonnes de Dionysos de Thèbes, à proximité des eaux de l'océan des confins du monde (πυμάτιοι παραὶ ῥόον Ὀκεανοῖο), dans les montagnes indiennes les plus éloignées (Ἰνδῶν ὑστατίοισιν ἐν οὐρεσιν), là où le Gange roule ses eaux cristallines jusqu'à la plaine de *Nysa*. (Dion.

<sup>37</sup> Cf. Mégasthène, dans Diodore, 2, 38, 5 ou Arrien, Ind., 7, 5-9. Sénèque, Oed., 113-115.

Un autre fait remarquable est le terme que Denys assigne à l'expédition. Alors que pour Arrien et d'autres sources, l'expédition de Dionysos s'était arrêtée dans le Gandhara – puisqu'Alexandre était allé plus loin que le dieu –, Denys conduit Dionysos jusqu'à l'extrémité orientale de l'Inde, du côté du Gange et de l'océan oriental : les stèles qui marquent la fin de son expédition correspondent aussi à l'extrémité orientale du monde habité.

Tel est donc le matériau mythographique qui accompagne la description des trois grandes contrées des confins méridionaux du monde habité. Il reste maintenant à déterminer dans quelle mesure Denys a opéré une sélection, et dans quelle mesure celle-ci est significative.

## 2. Quels mythes pour l'Éthiopie, l'Arabie et l'Inde ? Les choix de Denys

### 2.1. Les choix de Denys

Que signifie le terme « choix » ? Dans la perspective du présent article, je lui attribuerai deux sens. D'une part, comme on va le voir, Denys n'a pas pris en compte certaines données mythographiques relatives à l'Inde, à l'Éthiopie et à l'Arabie. C'est une forme de choix : il faut donc examiner quels grands mythes n'ont pas trouvé leur place dans la *Périégèse*. D'autre part, Denys a élaboré le matériau mythographique qu'il a incorporé à la *Périégèse* à sa manière : il a choisi entre différentes traditions, voire, comme on l'a vu avec l'exemple de Dionysos en Arabie, il a peut-être interprété les mythes d'une façon personnelle. C'est une autre signification du terme « choix ». Ces deux aspects de la question vont, à présent, être discutés l'un après l'autre.

En ce qui concerne le matériau mythographique absent de la *Périégèse*, il n'est pas difficile d'en faire un inventaire qui ne prétend pas être exhaustif, mais seulement indicatif. En ce qui concerne l'Éthiopie, deux personnages mythiques viennent à l'esprit, que Denys n'évoque pas : Andromède et Memnon. Memnon, comme chacun le sait, était le roi des Éthiopiens. Venu au secours des Troyens d'on ne sait où exactement, il était tué par Achille. On apprend par Hésiode qu'il était né de l'union de Tithon et d'Eôs (Aurore), qu'il avait régné sur les Éthiopiens et engendré Émathion.<sup>38</sup> L'Éthiopie, dans ces textes de haute époque, ne correspond pas forcément, loin de là, à l'Éthiopie nilotique. La généalogie de Memnon laisse même supposer que l'Éthiopie en question se trouve à l'orient. Un passage de Diodore est à cet égard parfaitement clair.<sup>39</sup> D'après d'autres sources, la légende du héros se rattache à l'Orient mésopotamien et à Suse. Ctésias, par exemple, rapporte comment, Memnon, fils

---

<sup>38</sup> Hésiod., *Theog.* 985-986.

<sup>39</sup> Diod. 4, 75, 4.

de Tithon, chef de la Perside, partit avec dix mille Éthiopiens et autant de Susiens au secours de Priam, lui-même sujet du roi d'Assyrie.<sup>40</sup> Toutefois, à l'époque hellénistique, le mythe s'ancre dans l'*Aithiopia* sub-égyptienne et Memnon devient le roi des Éthiopiens de la région du Nil. Les Grecs pensaient que les statues colossales d'Aménophis représentaient Memnon et que les Éthiopiens de Kush les avaient bâties durant leur occupation de l'Égypte<sup>41</sup> – même si quelques auteurs attribuent l'édification des statues à un roi égyptien.<sup>42</sup> Aussi, Memnon passe-t-il désormais couramment pour le roi des Éthiopiens nilotiques, auxquels il a apporté la gloire.<sup>43</sup> Dans la *Périégèse* Memnon apparaît en relation avec l'Égypte et rien ne semble le rattacher à l'Éthiopie :

Nombreux et bienheureux sont les hommes qui tiennent cette terre (sc. l'Égypte) : ceux qui habitent la glorieuse Thèbes, l'antique Thèbes aux cent portes, où Memnon fait entendre sa voix quand il accueille, à son lever, sa chère Aurore. (Dion. Per. 247-250)

Autre mythe éthiopien passé sous silence par Denys : le mythe d'Andromède. Fille de Céphée, roi des Éthiopiens, et de Cassiopée, elle avait été exposée par son père à un monstre marin, en expiation de l'excessive insolence de sa mère. Si, d'après les mythographes et les poètes, Céphée règne sur les Éthiopiens, une tradition un peu plus tardive et populaire situe la délivrance d'Andromède à Ioppé, en Phénicie.<sup>44</sup> L'Éthiopie de Céphée, nommée sans précision particulière, n'a pas été assimilée à l'Éthiopie subégyptienne. La présence d'un monstre marin suggérerait plutôt une Éthiopie maritime, érythréenne ou atlantique<sup>45</sup>. La légende comportait également un développement oriental puisque Persée et Andromède donnaient naissance, selon certaines traditions, à la nation des Perses, nommés Céphéniens.<sup>46</sup> Cela n'empêche pas les noms de Céphée et Andromède d'être fortement associés à l'Éthiopie. Mais tous ces personnages sont passés sous silence par Denys (sur le mythe du phénix, voir ci-après).

Concernant l'Arabie Heureuse considérée comme terre productrice des aromates, il existait un mythe étiologique relatif à l'arbre à myrrhe, à savoir l'histoire de Myrrha / Smyrna, connue par différentes variantes.<sup>47</sup> Dans la version d'Ovide, elle est fille de Ciryas, roi d'Arabie. Devenue amoureuse de son père – par vengeance d'Aphrodite qu'elle avait irritée –, elle parvint à partager le lit de son père à plusieurs reprises. Lorsque celui-ci découvrit la supercherie, il voulut la tuer. Myrrha pria les dieux de la prendre en pitié. Elle fut transformée en arbre à myrrhe, dont les gouttes de résine sont les larmes de la jeune fille. Dans le même registre thématique, c'est-à-dire les mythes en relation avec les aromates, Denys ne dit rien de l'oiseau phénix. Dans sa plus ancienne mention, connue par

---

<sup>40</sup> Diod. 2, 22, 1-3.

<sup>41</sup> Agatharchide, *Erythr.*, 29.

<sup>42</sup> Cf. Strabon, 17, 1, 42, Pausanias, 1, 42, 3.

<sup>43</sup> Plin., 6, 182.

<sup>44</sup> Schneider 2004, 116-117.

<sup>45</sup> Lucian. *Dial. mar.*, 14, 3; Philostrate, *Imag.*, 1, 28, 1-2; Nonn. *Dion.*, 18, 298-299

<sup>46</sup> Schneider, 116-117.

<sup>47</sup> Apollod. *Bibl.* 3, 14, 4; Prop., *Eleg.* 3, 19; Ovid., *Met.* 10, 300-520; Rem. 95-100

Hérodote, cet créature solaire est associé aux aromates et à l'Arabie<sup>48</sup>. Au fur et à mesure que la légende évolue, de nouveaux aromates s'ajoutent à sa nourriture ou à son bûcher funèbre. On rapporte, par exemple, qu'il édifie un nid de *casia* et d'encens.<sup>49</sup> Le phénix n'a pas été attribué exclusivement à l'Arabie. En vérité, comme son existence réelle n'était pas établie, on pouvait lui donner sans risque une autre origine, à condition que ce fût dans une terre exposée au soleil où poussaient les aromates. Or on savait bien que des aromates provenaient aussi de l'Éthiopie et de l'Inde. Pomponius Méla affirmait ainsi que le phénix vivait dans un repli de l'Érythrée, au-delà du détroit du golfe Arabique, au voisinage des régions occupées par les Panchéens et les Pygmées.<sup>50</sup> Alexandre d'Aphrodise le considérait explicitement comme un oiseau éthiopien.<sup>51</sup> À une époque plus tardive, d'après les témoignages qui ont survécu, le mythe se déplace vers l'Inde. Un personnage de Lucien souhaite recevoir un anneau qui le fasse voler : il pourrait ainsi voir les griffons et le phénix<sup>52</sup>. La localisation indienne se poursuit avec Aelius Aristide, Ausone, et d'autres poètes latins.<sup>53</sup> Chez Ausone et Sidoine Apollinaire, le phénix et la cannelle sont associés. Ce matériau mythographique en relation avec les aromates n'a pas été retenu par le périégète dans sa description de l'Arabie.

Concernant l'Inde, enfin, Denys ignore le passage d'Héraclès dans cette contrée. Héraclès n'est pas absent de la *Périégèse*, mais il est associé aux confins occidentaux de la terre habitée (Gadès), au pays des Maryandiniens (Cerbère) ainsi qu'à la Mysie (Hylas).<sup>54</sup> Or une tradition, parmi les nombreuses que compte le cycle d'Héraclès, rapporte qu'il s'était rendu en Inde, tout comme Dionysos. Les deux personnages sont à plusieurs reprises cités simultanément. Héraclès a parcouru ce pays après sa rencontre avec Prométhée, au cours de sa quête des pommes d'or. L'infléchissement vers l'Inde du parcours d'Héraclès – primitivement, il passait du Caucase où Prométhée était enchaîné vers la Scythie – remonte à l'expédition des Macédoniens, qui ont retrouvé dans des dieux indiens (*Krsna*, Indra ou Siva) des traits de leur héros.<sup>55</sup> Autre absence notable dans la description de l'Inde : Alexandre le Grand, figure qui peut relever du mythe, dès lors qu'il était réputé avoir surpassé Héraclès et Dionysos.

Comme je l'ai indiqué précédemment, on peut considérer que Denys a effectué aussi des choix dans le traitement qu'il fait des données mythographiques. Ces choix me semblent être les suivants.

En ce qui concerne l'Éthiopie, même si Denys ne veut pas ignorer les Éthiopiens irréprochables d'Homère, on voit bien qu'il ne suit pas la voie tracée par Hérodote : ce dernier, comme on l'a vu plus haut, installait ces Éthiopiens justes et pieux au sud de l'Égypte. Cette version subsiste dans des

<sup>48</sup>Herod. 2, 73 (d'après Hécateé de Milet ?).

<sup>49</sup>Ovid. *Met.*, 15, 392 sq. ; Plin. 10, 4.

<sup>50</sup>Mela 3, 8, 83-84.

<sup>51</sup>Alexandre d'Aphrodise, *Fat.*, 199 .

<sup>52</sup>Lucian. *Nav.*, 44.

<sup>53</sup>Aelius Aristide, *Or.*, 45, p. 107; Auson., *Griphus ternarii numeri*, 16-17; *Epist.*, 24, 9; Sidoine Apollinaire, *Carm.*, 9, 326-327; 22, 50-51;.

<sup>54</sup>Dion. Per. 64-66 ; 454 ; 790-791 ; 805-808.

<sup>55</sup>Voir, par exemple, Diod. 2, 39, 1-4; 17, 85, 1-2; Strabon, 15, 1, 6-9 ; Plin. 4, 39; 6, 49; 6, 76; Arrian. *Ind.*, 5, 8-13 ; 8, 5-9. Schneider 2004, 127-128.

sources plus tardives. Pausanias, par exemple, répète que les plus justes des hommes habitent la ville de *Meroê* et la plaine dite éthiopienne, et il ne manque pas de citer la fameuse « Table du Soleil ». En déplaçant les Éthiopiens *amumones* aux marges du monde, dans l'île *Erythia*, et en refusant ce prestige aux Éthiopiens de Nubie, Denys adopte une position qui rappelle Strabon. Ce dernier, en effet accorde très peu d'attention à l'Éthiopie de Kush, dont il donne une description extrêmement négative :

Pour ainsi dire, les marges du monde habitée qui se trouvent aux confins de la zone tempérée et inhabitées à cause de la chaleur et du froid sont nécessairement en état d'échec et d'infériorité par rapport à la zone tempérée, et cela devient évident lorsque l'on regarde les modes de vie et la pénurie de ressources nécessaires à l'homme. Ainsi donc les hommes y mènent une vie misérable (...). (Strab. 17, 2, 1 ; trad. B. Laudenbach)

Certes, Denys ne qualifie pas expressément les Éthiopiens de Nubie de « misérables » – ce sont plutôt les Érembes de la Troglodytique qui sont dépeints ainsi, comme on va le voir. Cependant, il n'accorde aucune gloire mythographique à *Meroê*, qu'il ne nomme d'ailleurs pas, et les célèbres *Makrobioi* ont, dans le *Périégèse*, déserté la vallée du Nil.

En ce qui concerne les Érembes, Denys choisit l'interprétation la moins prestigieuse parmi celles qui sont à sa disposition. On a vu, dans la synthèse que Strabon fait à ce sujet, qu'il existait diverses possibilités, dont certaines qui préservaient partiellement le prestige de ce peuple. Il est intéressant, à cet égard, de voir comment Strabon se détermine. Attentif à défendre Homère, qui présente un Ménélas dont le palais royal déborde de richesses, Strabon préfère conduire ce roi chez des peuples pourvoyeurs de biens précieux : il serait, en effet, peu crédible qu'un tel personnage se rende chez des peuples obscurs. Au sujet des Érembes, Strabon finit donc par admettre qu'ils sont des Arabes de la Troglodytique – cet ethnique ne déshonore pas Ménélas –, et il ne fait jamais allusion à leur misère. On constate que Denys choisit une interprétation du peuple homérique radicalement différente : il identifie, en effet, ces hommes aux peuples troglodytes indigents du rivage africain de la mer Rouge ; il oppose ouvertement ces sociétés de pénurie aux Arabes qui leur font face de l'autre côté du golfe Arabique.<sup>56</sup>

En ce qui concerne l'Inde et l'Arabie, Denys les associe fortement au mythe de Dionysos, avec l'objectif clair de mettre en valeur le dieu. Dionysos et Zeus, comme on l'a vu, sont à l'origine de la félicité de l'Arabie. L'originalité de Denys n'est pas de faire l'éloge de l'Arabie : ce thème est largement évoqué par ceux qui décrivent ou mentionnent l'Arabie Heureuse. Ainsi Agatharchide de Cnide :

... Les Sabéens, le plus nombreux des peuples arabes. Ils occupent l'Arabie dite Heureuse, qui produit la plupart de ce que nous appelons les biens de la terre et qui nourrit une quantité inouïe de troupeaux d'espèces variées. Un parfum naturel l'imprègne tout entière (...). Ce peuple surpasse non seulement les Arabes du voisinage, mais aussi l'ensemble des hommes par son opulence et le luxe qu'ils déploient

---

<sup>56</sup> Strab. 1, 2, 31-32 ; 35.

dans chaque domaine.<sup>57</sup>

Le choix de Denys consiste plutôt à ne pas attribuer, de façon rationaliste, cette félicité exceptionnelle aux conditions atmosphériques et au *klima* de l'Arabie, comme le font Onésicrite ou Ératosthène<sup>58</sup> : c'est au seul dieu que Denys veut attribuer la félicité unique des Arabes (ἔξοχα γὰρ μιν / γαιάων πολυόλβα καὶ ἀγλαὰ φῦλα νέμονται<sup>59</sup>).

Le traitement mythographique de l'expédition de Dionysos en Inde est également spécifique. Comme on l'a déjà évoqué, Denys choisit de conduire Dionysos à la limite extrême orientale de l'Inde. Cette vision du mythe n'est pas une innovation. On en trouve des traces dans la poésie latine, de l'âge d'Auguste jusqu'à l'Antiquité tardive. On peut citer, parmi ceux qui précèdent Denys, Ovide et Stace :

Tu (sc. Bacchus) es venu chez le Gète qui honore Mars, en Perse et jusqu'au bord du Gange au large cours et jusqu'aux eaux où boit l'Indien basané (*lato spatiantem flumine Gangem et, quascumque bibit decolor Indus aquas*). (Ovid., *Trist.* 5, 3, 23-24)

Tout-puissant dieu de Nysa, dont cette race qui t'a vu naître a depuis longtemps perdu l'amour, maintenant, sous l'Ourse hérissée de frimas, tu frappes à coups pressés le belliqueux Ismaros du bout de ton thyrses d'acier; tu ordonnes à une forêt de pampre d'enlacer Lycurgue; ou, vers le Gange orgueilleux, vers les bornes les plus reculées de la mer Érythrée, vers les contrées de l'aurore, superbe et triomphant, tu exerces ta fureur (*pampineumque iubes nemus inreptare Lycurgo, / aut tumidum Gangem aut claustra nouissima Rubrae / Tethyos*). (Stat. *Theb.* 4.383-388)

Le choix de Denys, consiste, semble-t-il, à privilégier une version de l'expédition de Dionysos / Bacchus qui est particulièrement attesté pour les sources littéraires de l'époque impériale, spécialement en langue latine. En favorisant cette version, et en conduisant Dionysos à l'extrémité orientale de l'*oikoumenê*, Denys interdit à Alexandre le Grand d'avoir surpassé le dieu. En cela, Dionysos va contre beaucoup de traditions, à commencer par celles que rapportent les historiens d'Alexandre ou Strabon :

Mais il est naturel, en même temps, de penser que les lieux où furent érigés des monuments de ce genre (sc. des autels, des stèles, des colonnes) en empruntèrent les noms, surtout après que le temps eut détruit les monuments eux-mêmes. Les autels des Philènes, par exemple, ne subsistent plus aujourd'hui, et cependant l'emplacement où ils s'élevaient en a pris le nom. Et dans l'Inde, où il est constant que nul voyageur n'a vu debout les Colonnes d'Hercule et de Bacchus, il a bien fallu que le nom ou l'aspect de certains lieux rappelât aux Macédoniens tel ou tel détail de l'histoire de Bacchus ou d'Hercule pour qu'ils se soient vantés d'avoir atteint les Colonnes de ces héros (Οὐδὲ ἐν τῇ Ἰνδικῇ στήλας φασὶν ὀραθῆναι κειμένας οὐθ' Ἡρακλέους οὔτε Διονύσου, καὶ λεγομένων μέντοι καὶ δεικνυμένων τόπων τινῶν οἱ Μακεδόνες ἐπίστευον τούτους εἶναι στήλας, ἐν οἷς τι σημεῖον εὔρισκον ἢ τῶν περὶ τὸν Διόνυσον ἱστορουμένων ἢ τῶν περὶ τὸν Ἡρακλέα.) (Strab. 3, 5, 6).

Tels sont donc les « choix mythographiques » de Denys dans son traitement des confins médionaux du monde habité.

<sup>57</sup> Diod. 3, 46, 1 ; 3, 47, 5.

<sup>58</sup> Strab. 15, 1, 22; 16, 4, 2.

<sup>59</sup> Dion. Per. 933-934.

## 2.2. Comprendre les choix de Denys

Si le lecteur admet que Denys le Périégète a procédé à d'authentiques choix dans le matériau mythographique qui était à sa disposition – ce que je tends à croire –, reste à présent à tenter de les comprendre. Avant, toutefois, de proposer des pistes de réflexion, il est impératif de rappeler que les choix du poète ont été, en large partie, imposés par une contrainte majeure : même si la *Périégèse* semble être, avec ses presque 1200 vers, un long poème didactique, il est, en réalité, extraordinairement court par comparaison avec la masse des connaissances disponibles. Denys a nécessairement effectué de drastiques suppressions dans les données géographiques. Les traces de cette sélection par élimination sont évidentes, car certaines lacunes sont très visibles. Ainsi, certains peuples ou certaines parties du monde sont absentes – par exemple, la Carie – ; d'autres, et non des moindres, sont à peine esquissées – la Gaule, la Germanie, la Bretagne. Ces absences, ou quasi-absences, ont d'ailleurs valu à Denys des critiques acerbes de la part de certains commentateurs modernes, qui lui reprochent de manquer son projet géographique : ainsi Knaack déplorait-t-il que la Gaule soit réduite à une mention insignifiante.<sup>60</sup> En réalité, Denys affirme ouvertement qu'il est impossible de tout dire, car le monde est extraordinairement divers ; cela dépasse les capacités de la mémoire, du langage et de l'homme. Il faut donc choisir les lieux et les peuples les plus remarquables et laisser dans l'obscurité les autres. Seuls les dieux peuvent tout énoncer et tout savoir :

Tels sont les hommes qui se distinguent dans le monde. Les autres, qui, innombrables, errent ici et là dans les continents, aucun mortel ne saurait les nommer avec précision. Seuls les dieux peuvent tout sans peine. (Dion. Per. 1167-1169).

L'on voit bien, cependant, que les abrègements nécessaires n'interdisent pas des choix subjectifs. Comment comprendre sinon que, d'un côté, les Psylles – un peuple libyen bien connu depuis Hérodote<sup>61</sup> – soit absent de la *Périégèse*, alors que d'un autre côté Denys mentionne les Scythes méridionaux, autrement dit les Sakas ou Indo-Scythes qui occupent le Pendjab et le Sind – un peuple nommé seulement par Ptolémée et le *Périple de la mer Érythrée*. Autre exemple : Denys passe sous silence les guerres puniques, mais fait mention d'un épisode historique obscur et secondaire : le châtement des Nasamons :

Autour de cette contrée tu pourrais voir les demeures désertées d'un peuple disparu, les Nasamons : la lance ausonienne a détruit ces hommes qui n'avaient cure de Zeus. (Dion. Per. 209-210).

Ces deux vers veulent, en réalité, rappeler une expédition punitive remontant au temps de Domitien (85 ou 86 p.C.<sup>62</sup>) : les Nasamons furent défaits par le préteur Cn. Suellius Flaccus et repoussés vers l'intérieur. Cette allusion à la défaite des Nasamons sert avant tout à évoquer la puissance de l'*imperium* de Rome, comme Denys le fait en d'autres passages. C'est bien la preuve que la nécessité

---

<sup>60</sup> Knaack 1903, 919.

<sup>61</sup> Herod. 4, 173.

<sup>62</sup> Voir Cass. Dio 67, 4, 6.

d'éliminer des informations parce que le poème est court n'exclut pas, de la part de Denys, de faire des choix en toute connaissances de cause et avec des intentions plus ou moins explicites. J'ai, par conséquent, la conviction que le traitement mythographique de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie n'est pas neutre.

La forte présence de Dionysos est indiscutablement liée à l'intérêt personnel de Denys pour cette figure divine. Certes, Dionysos n'est pas l'unique dieu de la *Périégèse* : les dieux apparaissent à la fin du poème, dans une sorte d'« hymne », en l'honneur des divinités démiurges et créateurs de l'ordre du monde (texte cité ci-dessus). Cependant, deux divinités occupent une position prééminente dans le poème : Zeus, image possible de la souveraineté de Rome (voir *infra*, p. xx), et Dionysos, qui a une place exceptionnelle dans la *Périégèse*. On ne peut qu'être admiratif de la façon dont Denys construit progressivement la figure de cette divinité dans le poème, depuis sa première apparition, incidente, dans les îles de l'océan septentrional, jusqu'au triomphe indien. On peut reconstituer les grandes étapes de son itinéraire en rassemblant les passages. Il naît en Arabie, qu'il inonde de prospérité. Il mène sa grande expédition qui le conduit chez les Indiens, à l'extrémité orientale du monde : il châtie les Indiens impies mais y fonde son culte. Il retourne vers Thèbes, en passant par le pays des *Kamaritai*<sup>63</sup>. Son nom, chanté par les Thraces<sup>64</sup>, s'est étendu du Gange aux îles de l'océan septentrional où les cultes dionysiaques, bruyants, sont célébrés. La présence du dieu a donc, pour Denys, une portée religieuse, mystique ou esthétique dont l'appréciation est complexe<sup>65</sup>. La conclusion que l'on peut néanmoins tirer est que, du fait de sa dévotion à Dionysos, Denys a accentué dans toutes les occasions possibles la présence de ce dieu. Cela pourrait expliquer l'effacement de personnages et créatures mythiques qui paraissent alors secondaires, tels Myrrha ou l'oiseau phénix.

Indépendamment de cette dimension religieuse ou mystique, c'est aussi un fait que Denys a voulu que ce dieu illumine spécialement de sa présence deux contrées des confins du monde : l'Arabie et l'Inde. On peut donc supposer que Denys a voulu valoriser, à travers le mythe, deux contrées qui s'élèvent au-dessus des autres par leur « félicité », à savoir leur aptitude à produire ce qui, pour citer Strabon, « est chez nous est rare est précieux (τὸν φόρτον ... ἐν τοῖς παρ' ἡμῖν σπάνιον καὶ τίμιον) » : les aromates, gemmes, ivoire, soie ...<sup>66</sup> Il est d'ailleurs intéressant de noter que Strabon, dans sa discussion au sujet des voyages de Ménélas, considère que l'Arabie et l'Inde sont spécialement

---

<sup>63</sup> « Jadis ils (sc. les Kamaritai) reçurent en hôte Bacchus « qui revenait de l'expédition contre les Indiens ; avec les Lénéennes ils formèrent un chœur sacré, jetant sur leurs épaules des ceintures et des peaux de faon et criant : « Évoé Bacchus ! ». Le dieu, en son cœur, se prit d'affection pour le peuple de ces hommes et les demeures de cette terre. » (Dion. Per. 701-705)

<sup>64</sup> « Un autre circuit, à proximité, conduit à de petites îles ; on y trouve les épouses d'hommes qui vivent de l'autre côté, les nobles Amnitaioi ; elles accomplissent frénétiquement les rites en l'honneur de Bacchus, selon les règles, se couronnant, la nuit, de grappes de lierre au feuillage sombre. Le bruit aigu de leur tumulte s'élève. Ni les Bistonniens, sur les rives de l'Apsinthos thrace, quand ils invoquent Eiraphiôtès qui tonne, ni les Indiens quand, à travers le Gange aux noirs tourbillons, ils conduisent avec leurs enfants leur cortège en l'honneur de Dionysos tonnant, ne crient 'Évoé' comme les femmes dans ce pays. » (Dion. Per. 570-579)

<sup>65</sup> Jacob 1987, 990-1050.

<sup>66</sup> Strabon, 1, 2, 32.

« heureuses » – par opposition aux Éthiopiens riverains de l'océan :

Seulement quel négoce Ménélas pouvait-il faire avec les Éthiopiens de l'extérieur, ceux du bord de l'océan ? Car, admirant le luxe du palais royal, Télémaque et son compagnon s'émerveillent de la masse « d'or et d'ambre, et d'argent, et d'ivoire ». Or rien de tout cela, sauf l'ivoire, ne se trouve en abondance chez ces peuples qui sont, pour la plupart, dans une misère extrême, réduits à l'état de nomades ! Peut-être, dira-t-on, mais l'Arabie était proche, et les pays qui lui font suite jusqu'à l'Inde. De ces contrées, l'une a seule au monde le privilège d'être qualifiée d'Heureuse. Et l'autre, même si elle ne reçoit pas expressément ce qualificatif, est aussi, d'après ce qu'on peut supposer et raconter, extrêmement heureuse (τούτων δ' ἡ μὲν εὐδαίμων κέκληται μόνη τῶν ἀπασῶν, τὴν δέ, εἰ καὶ μὴ ὀνομαστί καλοῦσιν, οὕτως ὑπολαμβάνουσί γε καὶ ἱστοροῦσιν ὡς εὐδαιμονεστάτην). (Strabon, 1, 2, 32 ; trad. G. Aujac)

Cette vision est également véhiculée par d'autres genres littéraires. Il ne manque pas, dans les sources en langue latine, d'allusions à la richesse des Indiens et des Arabes, comme dans l'exemple suivant :

Plus riche que les trésors entiers des Arabes et de l'Inde opulente (*intactis opulentior / thesauris Arabum et diuitis Indiae*) ....(Horat. *Od.* 3, 24, 1-2 ; trad. J. André et J. Fillozat)

Il semble donc bien que Denys suggère une vision des confins analogue à celle de ces textes ; mais, à la différence de ces derniers, il la souligne au moyen de la mythographie, en donnant une place d'honneur à Dionysos dans ces deux contrées.

La valorisation de l'Arabie et de l'Inde a pour corollaire, chez Strabon, le désintérêt pour les peuples éthiopiens. Bien que la Corne africaine soit aussi une région productrice d'aromates précieux – d'où les noms de *Murrhophoros*, *Libanotophoros*, *Kinnamômophoros* donnés à certains secteurs<sup>67</sup> –, Strabon assigne à la plupart des Éthiopiens une vie misérable, qu'ils soient localisés en Nubie ou le long de la mer Rouge et du golfe d'Aden (voir le passage cité *supra*, p. xx). Il est probable que Denys répercute la même tendance. Il va même plus loin en ignorant totalement la Corne africaine, absente de son image de l'*oikoumenê*, alors qu'Ératosthène en tenait compte – le nom du cap *Notou Keras*, par exemple, est ignoré par Denys. Cette désaffection pour l'Éthiopie semble être reflétée par les choix mythographiques du périégète : les références homériques sont réduites au strict nécessaire. En effet, Denys se contente d'une allusion discrète à la division en deux ; quant aux Éthiopiens *amumones*, ils sont relégués à *Kernê*, là où personne ne pourra aller ; les Érembes homériques, de leur côté, sont présentés comme des peuples vivant dans un dénuement complet ; enfin, les figures mythographiques qui auraient pu valoriser les Éthiopiens – les rois Memnon et Céphée, en particulier – sont absentes.

Il est donc probable que le traitement mythographique des confins du monde est en étroite relation avec les conceptions géographiques de Denys, qui comme Strabon, ne place pas tous les pays des confins méridionaux de l'*oikoumenê* sur le même plan : les dieux, dit-il, n'ont pas accordé des parts égales de félicité aux peuples du monde (texte cité *supra*, p. xx). Faut-il maintenant aller plus loin et aller vers une lecture politique des choix mythographiques de Denys ? On peut s'y hasarder, car la

---

<sup>67</sup> Strab. 16, 4, 14.

*Périégèse* n'est pas étrangère à ces questions. Il est assuré, en effet, que Denys n'est pas resté neutre sur le sujet de *l'imperium* romain. L'exemple des Nasamons le montre. Ils sont, dit-il, châtiés « comme il convient à des gens qui ne se soucient pas de Zeus ». La correspondance Zeus / Rome est évidente : Rome est le Zeus du temps présent, qui punit ou récompense ; Rome est la puissance qui abaisse les peuples qui outrepassent la position qui leur a été assignée – un message analogue est associé à l'évocation des Parthes.

Or, même si les confins du monde sont en dehors de *l'imperium*, ils ne laissent pas le pouvoir romain indifférent. Comme l'a montré Cl. Nicolet, Rome, à partir de l'époque de Pompée – voire avant – est confrontée à la question de la domination universelle. Nicolet a bien étudié le discours à la fois géographique et idéologique qui se développe au sujet des frontières de l'Empire et sur les confins du monde, qu'il touchent directement celui-ci (Bretagne) ou non (l'Inde).<sup>68</sup> Ce discours se maintient après l'âge augustéen, comme l'indiquent les traces qu'il laisse dans les sources littéraires, en langue latine et grecque. On peut citer, à titre d'exemple, ce passage de l'éloge de Rome d'Aelius Aristide. :

Mais cela aujourd'hui est imposé comme vrai : il y a égalité entre la course du soleil et vos (sc. Rome) possessions, et le soleil effectue son parcours à travers votre territoire. Votre empire n'est pas limité par des écueils marins, par les Chélidoniennes et les Cyanées, ni par la distance d'une journée de cheval en direction de la mer ; vous ne réglez pas dans les limites fixées et autrui ne prescrit pas de bornes à votre autorité. La mer, comme une ceinture, se déploie à la fois au milieu du monde habité et au milieu de votre hégémonie ; autour d'elle, « allongés de tout leur long », s'étendent les continents, qui vous fournissent continuellement en productions locales. De chaque terre et de chaque mer, on apporte tout ce que font pousser les saisons et tout ce que produisent les différents terroirs (...) On peut voir des cargaisons venant d'Inde, et même, si l'on veut, d'Arabie Heureuse, en si grand nombre, qu'il y a de quoi conjecturer que les arbres de là-bas restent nus désormais et que les habitants sont obligés de venir ici, lorsqu'ils ont besoin de quelque chose, pour réclamer une part de leur propres productions. » (Aelius Aristide, *Eloge de Rome*, 10-12)

Dans ce passage, qui considère que le commerce de l'océan Indien illustre la puissance du nom romain, l'on voit figurer en bonne place l'Arabie et l'Inde. Associer étroitement l'Arabie et l'Inde à la domination universelle de Rome n'est sans doute pas le fruit du hasard. Dès les *Res Gestae* d'Auguste ces deux nations apparaissent dans l'idéologie des frontières méridionales et orientales de l'empire.<sup>69</sup> L'Éthiopie est également présente dans ce discours officiel sur les relations de *l'imperium* avec les confins du monde habité. Toutefois, lorsque l'on regarde les sources littéraires, qui font écho à cette idéologie des frontières, on constate que l'Éthiopie attire moins l'intérêt que l'Arabie et l'Inde. Si l'on voit Properce célébrer Auguste, maître des Sicambres et de la « Meroë céphénienne »<sup>70</sup>, il est plus

<sup>68</sup> Nicolet 1988, 27-95.

<sup>69</sup> *Res gestae Divi Augusti* 26, 13-23 (expéditions militaires en Éthiopie et en Arabie) ; 31, 50-53 (ambassades indiennes reçues par Auguste).

<sup>70</sup> Prop. *Eleg.* 4, 6, 76-86.

courant que le Prince soit chanté comme celui qui soumet les peuples de l'Orient, Parthes, Arabes et Indiens en particulier. Pour qui veut faire l'éloge de la puissance de Rome, il semble préférable de faire allusion à des pays dont le nom exprime prestige, richesse et félicité – c'est une idée clairement exprimée par Appien.<sup>71</sup> On peut citer ces quelques exemples pour le comprendre:

Et toi, Germanicus, déjà redouté du blond Batave dans ton adolescence, tu surpasseras les exploits de tes prédécesseurs. Que les flammes du Capitole ne t'épouvantent pas. Tu seras conservé au monde, au milieu de ce détestable incendie; car pour toi aussi une place est réservée près de nous dans les cieux. La jeunesse guerrière du Gange mettra à tes pieds ses arcs détendus. Les Bactres te présenteront leurs carquois vides. Vainqueur des peuples de l'Ourse, tu entreras triomphant dans Rome, effaçant dans tes trophées orientaux toute la gloire de Bacchus (*huic laxos arcus olim Gangetica pubes / summittet, acuasque ostendent Bactra pharetras. / hic et ab Arctoo currus aget axe per urbem, / ducet et Eoos, Baccho cedente, triumphos*). Tu soumettras les Sarmates, tu tranquilliseras leurs contrées sur les bords du Danube indigné de livrer passage aux aigles romaines. (Silius Ital., 3, 610-615)

Devant toi (sc. Domitien) s'ouvre un plus long avenir, et, mesurant tes honneurs à sa félicité, Rome te placera sur la chaise curule trois et quatre fois, s'il le faut. (...) Tu remporteras mille trophées; permets-nous seulement de te décerner les triomphes. Reste la Bactriane, reste Babylone, qui n'est pas encore tributaire. Le laurier de l'Inde n'est pas encore sur le sein du dieu du Capitole; les Arabes, les Sères ne demandent pas encore grâce (*nondum gremio Iovis Indica laurus, / nondum Arabes Seresque rogant*). (Stat. Theb. 4, 1, 40-43)

Il faut incidemment noter qu'à l'époque à laquelle Denys écrit, la situation de l'Arabie a évolué. Avec l'annexion de la Nabatène et à la création de la province d'Arabie – sous le règne de Trajan, en 106 p. C., l'*imperium* peut vraiment proclamer qu'il a absorbé une partie prestigieuse de l'*oikoumenê*. On en a la preuve manifeste par diverses sources. On le voit d'une part par une émission monétaire de Trajan ; d'autre part par l'émergence d'un nouveau discours officiel sur les frontières de l'Empire qui atteignent maintenant l'océan. On ne doit donc pas exclure que l'extrême valorisation par la mythographie des contrées heureuses de l'Orient ne fasse écho à l'idéologie impériale de Rome. Cette couche de signification n'aurait rien de surprenant, car, comme l'a montré Chr. Jacob, la *Périégèse* n'est pas un simple compilation scolaire, mais un texte qui manipule l'explicite et l'implicite, et qui comporte des niveaux de lecture multiples.

## Bibliographie

D. Dueck, *Geography in classical antiquity* (Cambridge 2012).

Chr. Jacob, *Géographie et culture en Grèce ancienne. Essai de lecture de la description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie*, thèse soutenue à Paris le 28 novembre 1987.

---

<sup>71</sup> Appien, *Proem.* 26

Chr. Jacob, *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie* (Paris 1990).

G. Knaack, « Dionysios », *RE* 5/1 (1903), c. 915-924.

G. Leue, « Zeit und Heimath des Periegeten Dionysios », *Philologus* 42 (1884), 175-178.

P. Schneider, *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique* (Rome 2004).

P. Schneider « *Quod nunc Rubrum ad mare patescit : the mare Rubrum as a frontier of the Roman Empire* », *Klio* 95/1 (2015), 135-156.

Cl. Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain* (Paris 1988)

pre-print